

ce qui signifie chandelles du sabbat.

La table est servie, tout est prêt, les convives peuvent arriver désormais; Esterka les recevra avec un visage souriant, tandis que son ame souffre et saigne.

Tout à coup elle entend des cris, des ricanelements et des voix discordantes comme si l'on se disputait. D'abord elle pense que ce sont quelques pasteurs retardataires suivis de leurs troupeaux. Mais le bruit approche, et il lui semble, au milieu de voix confuses, reconnaître celle de son père.

Étonnée, effrayée, elle s'élance de sa cabane, et, en effet, aperçoit le vieillard; il tenait sous le bras un pauvre diable qu'il avait ramassé sur le grand chemin; tous deux étaient poursuivis d'une douzaine de jeunes garçons qui, leur journée finie, se faisaient un plaisir de poursuivre et insulter les Juifs.

— Id, Jud, Juif, disaient-ils, en se servant de tous les sobriquets dont la haine religieuse a gratifié la race de Moïse, veux-tu manger du porc frais, un saucisson de cochon? Tiens, tiens.

— Veux-tu que je te baptise, bouc barbu? disait l'autre en crachant à la figure du vieillard et riant aux éclats.

— Juif, aimes-tu l'argent? fils de Judas, n'as-tu pas quelque chose à vendre?

En vain le vieillard se taisait, ou suppliait, ou se fâchait; les gamins, accoutumés, dès leur plus tendre enfance, à entendre leurs parents maudire les Juifs et les mépriser, ne croyaient pas faire mal: le préjugé avait étouffé la compassion et l'instinct du juste. La résignation du Juif ne les touchait pas, et sa colère les excitait; ils se moquaient de ses larmes et de ses prières, et ne cessèrent toute la route, depuis le cabaret du *Cheval blanc* jusqu'à sa cabane,



de l'injurier ainsi que son compagnon, les tirer par leurs robes, les pousser en avant, leur cracher au visage et ricaner.

Cependant, tout à coup ils s'arrêtent, se taisent, se dispersent et prennent la fuite. C'est qu'ils avaient aperçu derrière eux les convives de Ben-Himmel, qui arrivaient en toute hâte le secourir; les gamins abandonnèrent la partie, mais non sans se promettre de revenir plus tard jouer quelque mauvais tour, s'ils le pouvaient, à tous ces *vilains Juifs*.

Le pauvre vieillard était accablé de fatigue et de douleur lorsqu'il entra dans sa cabane, car une longue habitude n'avait pu l'endurcir aux insultes, et son cœur les ressentait vivement. Les caresses de sa fille adoucirent ses peines. La présence de Ben-Joseph, qui arriva bientôt chargé d'un énorme ballot, fit davantage en ramenant le calme et l'assurance parmi les assistants.

Tout le monde l'entourait avec respect et amour, l'aidant à se débarrasser de sa charge; le Juif étranger, ce mendiant que Ben-Himmel avait ramassé sur la grand-route, en entendant le nom de Ben-Joseph, voulut se jeter à ses genoux; mais celui-ci le retint, lui faisant comprendre d'un regard sévère que ce n'était pas le moment d'honorer en sa personne la race illustre dont il était descendant.

Après une courte prière, tout le monde se mit à table, excepté Esterka, qui, par son activité et son empressement à satisfaire les convives, cherchait à cacher les tourments de son âme et à donner le change à Ben-Joseph. Ce dernier, qui ne cessait de l'observer, ne découvrit effectivement rien qui pût justifier ses inquiétudes, et fut touché de sa prévenance et de son amabilité vis à vis de ses hôtes. Esterka affectait même une atten-



tion particulière pour le pauvre étranger ; elle lui servait les meilleurs morceaux, et veillait à ce que rien ne lui manquât. Ben-Joseph se reprochait d'avoir pu douter de la fille de Ben-Himmel.

Vers le milieu du repas, le vieillard prit la parole.

— Mes amis, dit-il en désignant l'étranger, vous voyez un hôte que Dieu m'a procuré ; je l'ai trouvé sur le grand chemin, mourant de faim, et ne sachant où reposer sa tête. Je m'estime heureux d'avoir pu le secourir ; mais ce n'est pas assez. Il a été exilé du fond de la Russie où nos coreligionnaires sont persécutés comme partout ailleurs. On lui a ravi les biens qu'il s'était procurés par son travail et son industrie. Nous ne souffrirons pas qu'un de nos frères reste exposé à la misère tant que nous aurons un morceau de pain à partager. Si vous y consentez, cha-

cun de nous, à son tour, lui donnera asile, et fournira à ses premiers besoins jusqu'à ce que nous lui ayons trouvé des moyens assurés d'existence. C'est par de bonnes œuvres que nos pères célébraient les jours fortunés, c'est ainsi que nous devons remercier le Très-Haut d'avoir fait éclater aux yeux de tous notre innocence.

Tous les convives acceptèrent la proposition de bon cœur. Le seul Ben-Joseph gardait le silence.

— Vous ne dites rien ? lui demanda l'étranger.

— Je ne puis vous offrir un asile, je n'en ai pas pour moi ; mais j'ai pensé à vous, et si vos malheurs ne vous ont pas ôté toutes vos forces, vous pourrez rendre de grands services à Israël.

— Moi !



— Vous! mais n'en parlons pas encore, attendons que le moment soit venu.

— Vous me connaissez donc?

— Quelques paroles que vous avez prononcées m'ont appris que les haillons d'un mendiant recouvrent le fils du sage Morgenstern. Lui seul a pu vous apprendre qu'on peut courber les genoux devant Ben-Joseph, sans déroger à la dignité d'Israël.

— Le fils de Morgenstern! répétèrent les convives, et tous se levèrent pour honorer son père, le plus célèbre rabbin de la Russie rouge. On le nommait l'aurore de Léopol; car les Israélites de cette ville devaient à ses sages conseils leur salut et leur prospérité.

— Oui, mes frères, je suis Ephraïm, fils du rabbin Morgenstern, heureux d'avoir été si parfaitement accueilli, lors même que je me présentais comme un pauvre men-

diant. J'arrive par ordre de mon père pour me concerter avec Ben-Joseph sur l'avenir de notre peuple. J'étais au moment de demander la cabane de Ben-Himmel lorsque lui-même est venu au devant de moi m'offrir l'hospitalité.

— Qui ne reconnaîtrait dans tout ceci la main divine? s'écria le vieillard en levant les yeux vers le ciel. Nous sommes soumis à de rudes épreuves; mais le Dieu d'Abraham ne cesse de veiller sur nous et nous protéger.

Le vieillard resta un moment pensif, puis ajouta d'un ton inspiré : — Enfants d'Israël, réjouissez-vous, Dieu voit nos larmes, il a pitié de nos malheurs, il exaucera nos prières.

Tandis que Ben-Himmel prononçait ces paroles, tous les assistants l'écoutaient avec un pieux respect, comme si leur sens eût été réellement prophétique et surnaturel.



— Oui, oui, poursuivit-il, Dieu qui a sauvé un vieillard et une jeune fille des flammes du bûcher, alors que tout espoir était enlevé, Dieu aura pitié du peuple élu et lui enverra quelques signes certains d'une prochaine délivrance...

En ce moment, un bruit se fit entendre, tous les carreaux de vitres de la chambre où se tenaient les convives furent cassés, le candelabre fut renversé, et dans sa chute brisa la vaisselle, tandis que des cris *mort aux Juifs* retentirent autour de la demeure, mêlés à des rires insultants, qui semblaient donner un démenti aux paroles du vieillard. Tous les convives tressaillirent d'effroi; Ben-Himmel tomba sans connaissance, tant il fut effrayé de cette étrange interruption donnée à ses paroles; Ben-Joseph lui-même, supérieur à toute crainte, pâlit en retenant sur son sein Esterka, qui, au

milieu de la terreur générale, se réfugia auprès de celui qui était le plus capable de la protéger.

Il reprit bientôt son sang-froid.

— Mes frères, rassurez-vous, dit-il; voyez ces enfants qui prennent la fuite; ce sont les mêmes qui tantôt ont insulté notre hôte, et auront épié le moment le plus grave de notre réunion pour jeter parmi nous le trouble et le désordre.

Ben-Joseph avait deviné juste; mais ses paroles ne purent rendre la tranquillité, ni la gaieté aux convives. Des cris de mort venant interrompre les prédictions du vieillard furent pris pour un mauvais augure; le repas ne fut pas terminé, chacun se mit en prières, tandis qu'Esterka prodiguait les soins à son père.

Quand les esprits furent calmés, et que



Ben-Himmel eut repris des forces, Ben-Joseph réclama l'attention.

— Nous devons quitter cette demeure, dit-il, car elle est désignée au glaive des assassins. Mais soyez sans inquiétude, nous trouverons asile au château royal, où nous sommes invités. J'ai apporté des costumes qui nous serviront à nous présenter au banquet du roi polonais, comme des chanteurs d'Orient.

Chacun donna un signe d'assentiment, et se disposa à revêtir les costumes indiqués. Esterka resta immobile, tellement saisie de joie, que, nonobstant ses efforts, elle ne pouvait dissimuler les battements de son cœur, et la vive rougeur qui colorait ses joues. Ben-Joseph s'approcha et lui dit avec bonté.

— Le roi sera satisfait de voir les vic-

times dont sa justice avait démêlé l'innocence.

— Et moi, répondit Esterka, je serai heureuse de témoigner ma reconnaissance au monarque qui nous a protégés contre tous.

Ces paroles furent dites avec tant de calme et de naturel, que Ben-Joseph se reprocha ses soupçons, et eut regret de n'avoir pas permis à Esterka d'aller sur-le-champ remercier le roi au sortir du tribunal. Et cependant, celle-ci se disait tout bas : Non, il n'a rien deviné, ni ce que j'ai souffert, ni la joie et l'espérance qui remplissent mon cœur !